

Godard, toujours

Un an après par Anne Wiazemsky, Paris, Gallimard, 2015, 202 p.

Godard vif par Olivier Séguret, Paris, G3J éditeur, 2015, 129 p.

André Roy

Number 173, September 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

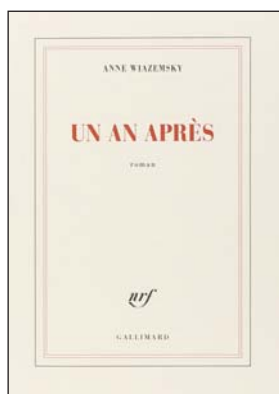
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2015). Review of [Godard, toujours / *Un an après* par Anne Wiazemsky, Paris, Gallimard, 2015, 202 p. / *Godard vif* par Olivier Séguret, Paris, G3J éditeur, 2015, 129 p.] *24 images*, (173), 49–49.

Godard, toujours



UN AN APRÈS

par Anne Wiazemsky, Paris, Gallimard, 2015, 202 p.



GODARD VIF

par Olivier Séguret, Paris, G3J éditeur, 2015, 129 p.

Lecteur : André Roy

Le titre le dit : un an après le mariage de Jean-Luc Godard et d'Anne Wiazemsky, qui fermait *Une année studieuse* (2012), la narratrice de ce livre, sous-titré roman, raconte l'année de tous les dangers : 1968. C'est le printemps à Paris, il y aura les événements de Mai. Godard réalise entre autres *One + One*, et Anne Wiazemsky tourne surtout en Italie avec, notamment, Pier Paolo Pasolini (pour *Porcherie*). C'est l'année où le cinéaste vomit une conception romantique du cinéma, comme il le dit à Bernardo Bertolucci dans un amphithéâtre bondé de Rome. Il n'a plus envie de faire ce « cinéma-là », après avoir vu *Marie pour mémoire* de Philippe Garrel. En même temps qu'il veut se défaire des liens idéologiques et économiques du cinéma, ceux de son mariage se délitent. Il faut dire que la petite-fille de François Mauriac ne réussit pas à se départir de son héritage bourgeois. Elle a bien voulu marier un artiste, soit un cinéaste connu incapable de faire deux pas sans être entouré d'une foule d'admirateurs, mais pas un enfant gâté qui veut casser ses jouets – si on interprète bien les paroles de la narratrice. Elle a une envie furieuse de vivre, de profiter de tous ses instants libres. Ainsi, pendant que Godard est aux États généraux du cinéma français, elle préfère faire du patin à roulettes ; pendant que son mari est avec Truffaut et d'autres en train de mettre fin au Festival de Cannes, elle se fait bronzer dans la maison des riches Lazareff située pas loin. Le fossé se creuse entre les deux, et non seulement à cause de leur différence d'âge (17 ans). C'est que le



Anne Wiazemsky et Jean-Luc Godard sur le tournage de *ONE + ONE* (1968)

sentiment amoureux cède de plus en plus sa place au politique. Un sentiment qui ne meurt pas tout à fait, pour un Godard tour à tour gentil et cruel, sensible et atrabilaire, et qui tentera de se suicider en 1969 (preuve indubitable de son amour pour elle). Tout cela est raconté avec une extrême pudeur. Pas question de vengeance ni de condamnation non plus de ce qui pourrait être considéré comme le ratage malheureux et douloureux de la rencontre unique d'une actrice et d'un cinéaste mentor. Wiazemsky n'écrira pas la fin définitive de son mariage. Près de deux ans après 68, elle cessera, comme elle l'écrit, « d'être un témoin privilégié de l'époque », de la marche du monde. Une autre la remplacera, qui est demeurée depuis la compagne de Godard : Anne-Marie Miéville, comme on le verra au détour d'un long paragraphe dans le beau livre d'Olivier Séguret, *Godard vif*.

Livre d'un passionné, d'un amoureux certes, que ce *Godard vif*, mais livre surtout émouvant. Parce qu'intime, au plus près du quotidien de Séguret, critique de cinéma dans un journal au bord du naufrage en 2013, *Libération*, qu'il devra

quitter après trente ans. Tout commence par un reportage sur le tournage d'*Adieu au langage*, puis par une rumeur terrible : la mort annoncée du cinéaste habitant Rolle en Suisse. Godard est pour Séguret le plus grand maître vivant du cinéma, et son livre en trace un portrait limpide et léger, réussissant, par des notations inspirées et des intuitions lumineuses, à nous faire comprendre l'enjeu pictural de ses films. Dans ce livre totalement singulier, qui tient à la fois du journal de bord, du journal intime et du bloc-notes, le journaliste fait, sans avoir l'air d'y toucher, le bilan d'une œuvre et d'une vie. Il ne voulait pas écrire un livre « sur » le réalisateur du *Mépris*, mais « avec » lui, tant il a l'impression que sa vie ressemblait à un film de Godard. Une vie dont JLG rendait mieux compte que n'importe quel autre cinéaste. Le rapport établi lors de plusieurs rencontres entre lui et le cinéaste s'avère simple ; leur proximité est délicate et profonde. On est invité par le journaliste à entrer dans la maison de Rolle, décrite comme une aire de travail et de réflexion. Un lieu fait pour la connaissance et la liberté. Cette proximité permet aussi de cerner l'état d'esprit d'un Séguret relatant son itinéraire critique. Le livre s'apparente à une promenade intellectuelle dans le temps. À une marche mentale et rêveuse. C'est une flânerie qui revisite les êtres et les choses qui peuplent l'œuvre de JLG. C'est un vagabondage subjectif décrit avec obstination par un Olivier Séguret qui, après son départ de *Libération* un an plus tard, se sentira plus libre que jamais. 24